

Kursaal

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **45 (1907)**

Heft 37

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204481>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

notre temps qui veut ça ; c'est du moins sur lui que l'on s'excuse.

Oh ! sans doute, il est des personnes, et beaucoup, qui assurent que nous sommes ici-bas pour souffrir, que notre terre est une « vallée de larmes ». Que voilà une drôle de conception de la vie. Pourquoi donc la Providence l'a-t-elle faite si belle, cette vallée de larmes ; pourquoi y a-t-elle mis tant de bonnes choses ; pourquoi, surtout, nous donna-t-elle dans une si large mesure la faculté de les admirer et d'en goûter tout le charme, toute la saveur ? Dira-t-on encore que c'est pour notre malheur, pour notre perte ? Allons donc !

La vie est belle, elle est bonne ; elle vaut d'être joyeusement vécue ; nous avons tout ce qu'il faut pour cela. Or, comme il n'y a de joie complète sans la pratique de ce qui est bien, du devoir ; soit, faire ce qu'on doit, ne causer tort à son prochain pas plus qu'à soi-même, borner ses desirs à ses moyens, la recette du bonheur est toute simple et c'est chercher celui-ci de midi à quatorze heures de dire qu'il n'est pas de ce monde. L'enseignement du bonheur est partout sur notre chemin, tracée en grandes et bonnes lettres, intelligibles à tous ; pas besoin de connaître le grec ni le latin, il n'y a qu'à se donner la peine de lire.

Mais nous parlions chansonniers. Justement. Et c'est à propos d'un vieux chansonnier dont le recueil nous est tombé sous la main. Ah ! certes, celui-là n'était par un apôtre de la désespérance ; il avait plaisir à vivre et il savait s'y prendre.

Il s'agit de Charles Clément, qui mourut, si nous ne faisons erreur, en 1888. Clément était le chansonnier optimiste, l'héritier de Béranger, l'un des derniers et des plus fermes soutiens du vieux caveau.

Voici, pris au hasard, quelques-uns de ses couplets, qui montrent bien son genre.

Il a chanté, entre autres, *La vieille chanson* :

La vieille chanson, mes amis,
Est une bonne fille,
Qui sait l'aimer est vite admis
Dans sa grande famille.
Mais il lui faut des boute-en-train
Ayant Bacchus pour guide,
Qui puissent à chaque refrain
Lever gaiement un verre plein
Et le reposer vide.

Refrain

Française de mœurs et d'allure,
Tous les ans, la vieille chanson
Rajeunit sa voix, sa figure,

Dans la vendange et la moisson.
Salut à la vieille chanson !

« Tandis que les autres chansonniers affectent le scepticisme, le pessimisme et toutes sortes de choses désolantes en *isme*, il chante partout le bonheur d'aimer et de croire », a dit Sarcey. Il composa la chanson : *Je crois en Dieu*.

Non, je ne suis pas un savant,
J'ignore, hélas ! beaucoup de choses ;
Je ne sais pas d'où vient le vent,
Ni comment fleurissent les roses.
Mais c'est si bon de croire un peu,
De croire même, sans comprendre.
O toi qui ne peux rien m'apprendre,
Laisse-moi du moins croire en Dieu !

Refrain

Je crois en Dieu qui créa tous ces mondes
Dont l'œil humain voit les points lumineux,
Sans pénétrer par quelles lois profondes
Tous ne font qu'un, se reliant entre eux,
Nature, je te vois,
Je t'adore et je crois.

Encore un couplet, qui est vraiment d'une belle venue :

Je ne sais ce que deviendra
L'âme, à notre corps asservie ;
Si, libre, elle s'envolera
Vers une autre et meilleure vie.
Dans ce bonheur j'espère un peu,
Tout heureux d'y pouvoir prétendre ;
O toi, qui ne peux rien m'apprendre,
Laisse-moi du moins croire en Dieu.

Il a chanté le bon curé, celui que Lamartine a peint de traits si poétiques et si charmants ; il a mis dans sa chanson beaucoup de gaieté, de respect et de bonne grâce.

Voyez venir par le chemin
Cet homme à la mine riante :
Il tient un livre dans sa main,
Tout en se promenant, il chante.
Il est vermeil, gras et dispos,
Et malgré sa soutane usée,
On voit qu'il se sent l'âme aisée
Le bon curé vit en repos.

Refrain

Les enfants l'appellent : mon père !
Et s'abritant sous son œil bleu,
On dirait vraiment le bon Dieu
Venu sur terre.

Quand il unit deux amoureux,
Point de bon sermon inutile :
Aimez-vous bien pour être heureux,
Telle est la loi de l'Évangile ;

Avec nous toujours invité,
Jamais il n'y gêne personne ;
Le premier, toujours il entonne
Un refrain qui met en gaité.

Vincent était un homme de progrès, un républicain qui aurait vécu en bonne intelligence avec les gens d'un autre parti, pourvu qu'ils eussent aimé le talent, le vin, l'amour et les beaux vers :

Au passé, l'homme se rattache
Vainement par croyance ou peur ;
Laissons regretter la patate
Et servons-nous de la vapeur !
Regretter n'est pas ridicule,
Garder sa foi n'est pas mesquin ;
Mais plaignons celui qui recule :
L'avenir est républicain.

C'était un esprit modéré et un brave homme. Pour terminer, citons encore un couplet de sa chanson : *Va jusqu'au bout* ! bien qu'elle ne soit pas, sans doute, une de ses meilleures compositions.

Va jusqu'au bout ! prends pour égide
Le devoir ! et suis ton chemin !
Mais croyant n'être que rigide,
Ne te montre pas inhumain.
Le pardon, c'est la joie immense.
On se grandit, quand on about.
Dans le sentier de la clémence,
Va sans crainte, et va jusqu'au bout !

KURSAAL. — Le *Kursaal* a fait, mercredi, une réouverture brillante. Salle coquette, parée d'une toilette nouvelle et ornée à profusion de feuillages et de fleurs. Auditoire nombreux, programme choisi et varié, dont nous avons donné, samedi dernier, la composition. Nous pourrions citer toutes les attractions. A quoi bon ! Voici le quatrième jour dès la réouverture ; qui de nos lecteurs n'a déjà repris le chemin de Bel-Air ? Le *Kursaal* commence une belle saison ; c'est l'avis général. Il joue donc tous les soirs. Demain, dimanche, matinée à 2 1/2 h. ; le spectacle sera terminé à 5 heures.

*

L'antre du mystère, ce sera ce soir, samedi, et demain, dimanche, notre théâtre. M. et Mme *Door-Leblanc*, des magiciens comme nous n'en avons pas encore vus, dit-on, donneront deux soirées. On verra là les choses les plus extraordinaires, les plus surprenantes, les plus inimaginables. « C'est à n'y pas croire ! » disent les personnes qui ont déjà assisté aux soirées de M. *Door-Leblanc*.

Les billets sont en vente chez MM. Tarin et Dubois.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guillaud-Howard.
AM. FATIO, successeur.

Accrochées au mur, des couronnes, des photographies. Sur une console, le buste d'un auteur dramatique ; celui de Corneille, par exemple.

PAUL. — Je vois ça d'ici : Corneille en exil.

OSCAR. — Le deuxième tableau se passe dans le magasin de vente des billets.

PAUL. — L'idée est originale. Voyons la suite.

OSCAR. — Cette société littéraire et artistique quelconque prépare une soirée. Deux ou trois des membres, parmi les plus qualifiés, les plus lettrés, soi-disant...

PAUL. — Oui, disons tout de suite : parmi les plus autoritaires. C'est plus juste.

OSCAR. — Si tu veux. Donc, ces deux ou trois membres ont fait choix d'une pièce « épatante ».

PAUL. — Elles sont toujours « épatantes » les pièces choisies par ces messieurs, parce qu'elles ont de beaux rôles pour eux.

OSCAR. — Laisse-moi donc causer.

PAUL (*narquois*). — Allez, cher maître, je suis bres tout oreilles.

OSCAR. — La pièce, acceptée par les autres membres de la société...

PAUL. — Pouvaient-ils faire autrement ?...

OSCAR. — On passe à la distribution des rôles...

PAUL. — Des rôles encore disponibles... des doublures.

OSCAR. — Voici le moment de mettre en scène les différents « types » qu'on retrouve invariablement dans presque toutes les sociétés d'amateurs.

PAUL. — Nous en connaissons donc déjà plus ou moins une espèce : ceux qui ont choisi la pièce, les lettrés, comme tu les appelles.

OSCAR. — Pour avoir partagé quelques verres de bière avec des acteurs de profession, ils se sont légèrement initiés sinon à l'art dramatique du moins aux « termes » du théâtre. Ils en font une consommation effrayante. Après s'être attribués les premiers rôles... « rôles de leur emploi », disent-ils, l'un d'eux se chargera de la direction.

Le soir de la représentation, au moment de commencer, après avoir rapidement donné un dernier coup d'œil à tout, comme un général qui passe une dernière revue de ses troupes avant l'attaque, la brochure à la main, pour indiquer les entrées, il prononcera d'une voix grave la formule traditionnelle du régisseur : « Messieurs, place au théâtre ! » Puis, il donnera le signal du rideau.

Ses camarades sourient, mais lui se prend au sérieux... C'est tout ce qu'il faut.

PAUL. — C'est bien un peu comme cela dans la vie. Que de manifestations, de cérémonies, au début desquelles on pourrait s'écrier : « Messieurs, place au théâtre ! »

OSCAR. — Un autre type d'amateur c'est celui que son jeune âge, sa voix douce, sa taille svelte désignent pour les rôles de femmes. Très précieux, indispensable même dans les sociétés, où, trop souvent, hélas, il fait défaut, cet amateur connaît son prix et ne se livre pas du premier coup... Il se

fait prier.

Il a mille prétextes. C'est la voix qui « mue », la taille qui s'épaissit, le thorax qui se dessine... C'est enfin, et surtout, la moustache, cette précieuse moustache — premier certificat de virilité — qu'il ne veut... qu'il ne peut plus raser.

PAUL. — Oui, quelques poils sous le nez ; moins il y en a, plus on y tient.

Hélas, c'est un type d'amateur qui, bientôt, je le crains, ne sera plus qu'un souvenir. Les demoiselles — avec leur grâce naturelle et... leurs charmes authentiques — lui font de jour en jour une concurrence plus redoutable. Elles aussi, à leur tour, veulent goûter aux lauriers de Sarah Bernhard. Pourquoi pas.

OSCAR. — Passons au suivant. C'est le vieux sociétaire, le membre fondateur, qui a fait son temps. Les parois de sa chambre sont tapissées de couronnes. Il n'attend plus rien de la gloire ; elle lui a tout donné...

PAUL. — Elle est si complaisante aux amateurs.

OSCAR. — Il fait aussi des façons, ce vieux sociétaire. Il faut... solliciter son concours.

PAUL. — Car, depuis longtemps déjà, monsieur le membre fondateur a décidé de ne plus jouer. A la rigueur, il ferait... peut-être... exception pour une grande solennité... pour le centenaire de la société. par exemple, et encore... il ne veut pas s'engager.

(A suivre.)